

1

J'ai vingt ans, je viens de signer au QFC. Une banderole suspendue entre deux chênes me souhaite bonne chance. Des générations de glands se sont succédé sous ces arbres centenaires. Nicolas Vartan, l'un des plus jeunes maires de France, s'excite sur les marches du théâtre :

— Kevin Kohler est le premier footballeur de Moulins-sur-Allier à faire la une des journaux depuis Fabrice Sanchez. Mais il n'a assassiné personne, lui. C'est son talent balle au pied qui l'a conduit à Paris. Les anciens – et je sais qu'ils sont venus nombreux malgré le tournoi de coinche – vous le confirmeront : l'Allier n'est pas une terre de sport. Pourtant, c'est bien ici, mes chers concitoyens et amis, c'est bien ici que le responsable du recrutement du Qatar Football Club s'est arrêté en cette belle journée d'août. Allons, Pierre, ne soyez pas timide ! Faites-leur coucou !

Poliment, Pierre Cailloux s'exécute. Il a mené les négociations et je lui dois tout. Le QFC ne me propose qu'un an de contrat et vingt mille euros par mois.

En Ligue 1, le salaire moyen dépasse les quarante mille. À l'AS Moulins, sous statut amateur, j'en recevais cinquante par rencontre disputée avec une prime équivalente par but marqué. Je vivais chez ma mère tout

en préparant des concours pour entrer dans la fonction publique. Sans mon doublé en CFA – la quatrième division française – contre la réserve du QFC, en février, j'aurais probablement tiré un trait sur le monde professionnel. Vingt mille euros. Le salaire annuel de maman.

D'un signe de la main énergique, davantage chiraquien que balladurien, le maire m'autorise à remercier l'ensemble des bénévoles, puis il reprend le micro sans attendre que j'en termine.

— Merci ! Merci à vous ! Vous êtes formidables ! crie-t-il avant de descendre au contact des supporters.

Je l'écoute raconter mes exploits avec un trop-plein de passion. Il confond les matches, les clubs contre lesquels j'ai marqué et me présente comme milieu alors que je suis attaquant.

L'enthousiasme de ses dix-neuf ans est contre-productif. Après chaque tirade, il demande au photographe du quotidien *La Montagne* de l'immortaliser avec un passant capturé au hasard. Il choisit une maman poussant un landau et lui lance :

— Nous avons beaucoup investi pour l'équipe, vous savez ! Vraiment beaucoup ! Le succès de Kevin est aussi le mien ! Enfin, euh... Le vôtre ! Le nôtre, quoi !

Du football, Nicolas Vartan ne connaît que son pouvoir de séduction. Depuis l'officialisation de mon transfert, il s'est senti pousser une âme de spécialiste. Elle pourrit déjà, tombera dès la fin de la nuit.

Un lâcher de ballons s'improvise. Une chanteuse *has been* invitée par la mairie donne son récital. À Moulins, on n'a pas de pétrole, mais on a Desireless. Le Lapin vert – le surnom lui vient des animaux que ce fou dessine sur les murs des monuments – guide les curieux vers une boutique de maillots. Trois tailles disponibles.

Les visages de mes groupies encombrant le théâtre ; on joue *Les Précieuses ridicules* jusqu'en septembre. Presque partout, les yeux me pleurent. Des membres de mon fan-club chantent carrément un hymne à ma gloire. Ces gens me suivent et me tutoient. Mon départ les attriste alors que nous ne nous connaissons pas.

Je cherche mon frère du regard. J'aurais aimé qu'il me parle un peu plus du QFC. Il avait fréquenté leur équipe réserve, en 1996, avant qu'une blessure ne stoppe précipitamment sa carrière et l'oblige à rentrer à Moulins. Là où il se trouve, j'imagine qu'il est content pour moi.

Sous l'effet de l'alcool, la terrasse de l'Irish Corner a pris un ton rosé. Des commerçants écoulent des hot-dogs allégés avec double ration de mayonnaise et d'autres au format familial, supplément gruyère. Un charcutier a donné mon nom à une recette de pâté aux pommes de terre, une grossière spécialité bourbonnaise. J'ignore comment je dois le prendre ; pas avec les mains, en tout cas. Pierre Cailloux attrape l'explosif, le jette dans une poubelle, remercie diplomatiquement l'artilleur et m'attire avec persuasion jusqu'à la vitrine d'un fromager.

— Il faut y aller, Kevin. Le trajet va être long. Je ne voudrais pas manquer la présentation de Patobeur !

— Le club l'a présenté hier.

— Sans me prévenir ? C'est ça ! Prends-moi pour un con !

Le saint-nectaire est en promotion. Étranger de mon excursion, papa s'est déplacé sur un banc et lit le journal.

— Je vais dire au revoir.

Partout où je me glisse, des voix inconnues me réclament des baisers. La marmaille sourit, les vieux se pressent. Des canettes de soda heurtent leurs doigts de pied. Prisonniers des tongs, les merguez suffoquent dans ce

barbecue d'été. Je suis le soleil qui brûle leur peau et donne à leur corps des couleurs moins ternes. Pénétrant la foule comme j'ouvre les défenses, je retrouve enfin Antoine.

— Courage, me dit mon frère en me serrant la main.

Ma mère sourit sans rien laisser paraître. Je l'embrasse en lui promettant de venir la voir dès que mon emploi du temps me le permettra. Je sais qu'abandonner à nouveau l'un de tes fils te rend soucieuse, maman. Je n'ai pas peur d'échouer en allant à Paris. Je redoute seulement que tu ne le penses.

Mes coéquipiers interrompent les adieux.

— On a besoin de toi ! Ton remplaçant ne vaut rien ! se désole Philou.

— Philou a raison ! ajoute Vivien, mon remplaçant.

Hugo et Medhi me réclament des billets pour le Parc des Princes.

— Pense à nous, mon pote !

Je ne suis pas encore parisien, mais déjà bousculé. À son tour, la Citroën C4 de Pierre Cailloux bascule dans l'effervescence. Elle transperce l'air en rejetant des vapeurs de carburant.

Des enfants toussent. Il klaxonne. Je grimpe à l'intérieur du véhicule en dribblant deux piétons qui parviennent tant bien que mal à s'accrocher aux essuie-glaces. Pierre accélère pour les faire tomber, puis s'engage sur le rond-point. J'attrape ma ceinture. Il me freine :

— Là où nous allons, tu n'en as pas besoin.

Je me retourne. Le banc de papa est vide. Il s'éloigne déjà.

2

Quand nous sommes arrivés à Paris, Pierre Cailloux m'a déposé dans un hôtel très policé du XVI^e arrondissement, où les chambres sont si spacieuses qu'il faut consulter Google Maps pour se rendre du lit à la baignoire. Conformément à l'usage, le QFC payait mes nuits le temps de me trouver un logement plus personnalisé par l'intermédiaire d'agents immobiliers basés dans les Yvelines. Adopté par la majorité de l'effectif parisien, ce département constituait un investissement sûr, mais sans risque, conservateur, finalement très Ligue 1.

Dans l'ensemble, les résidences étaient assez jolies, et les voisins peu préoccupés par la présence de sportifs à proximité ; soit parce qu'ils n'aimaient pas le foot, soit parce qu'ils gagnaient davantage qu'eux.

En visitant une maison à Chambourcy, j'avais été légèrement perturbé par le montant du loyer : quatre mille euros par mois pour cent soixante mètres carrés. Balcon en fer forgé. Vaste jardin fruitier.

Possibilité de construire un ou deux garages supplémentaires. Routes dégagées. Temps clair. Je ne possédais pas de voiture. Je mangeais rarement des fruits. Je voulais habiter près d'un métro, dans un quartier populaire, loin des tentations qui nuisent aux carrières débutantes. Loin du XVI^e arrondissement, en tout cas.

En me promenant dans les couloirs de mon palace cinq étoiles, puis, chemin faisant, autour de la place Victor-Hugo, j'étais tombé sur un univers tout en sophistication, aussi bien dans le style des immeubles que dans le look des étudiantes. Rue Boissière, vissé sur un banc placé à cent mètres de l'École supérieure de la publicité, je pus tranquillement admirer mon nouveau panorama, presque caresser le bonheur. J'avais pour habitude de noter la beauté d'une meuf en fonction du club qu'elle pouvait représenter physiquement. Une jolie femme se comparait facilement à Manchester United alors qu'un boudin ne méritait pas mieux que Toulouse ou Sunderland.

Ces mannequins échappés des vitrines étaient des Barcelone en puissance. Elles papillonnaient dans leurs beaux habits puis s'envolaient au premier geste balourd d'un adversaire. Je pris un réel plaisir à voir échouer les idiots en polo Ralph Lauren, étudiants supérieurs promis au luxe et à la luxure, si préoccupés à se recoiffer qu'ils en oubliaient de séduire. Moi, j'étais footballeur professionnel, je pouvais ouvrir toutes les portes de la chasteté. Pourtant, refusant la facilité, j'avais focalisé mon attention sur une bourgeoise encore plus mignonne que les autres, au cou protégé d'un foulard. Trouver une tactique d'approche m'occupa les deux premiers jours.

Hormis les tailleurs féminins, le quartier disposait de peu d'atouts. En levant la tête, j'apercevais un ciel bleu et sans nuages ; l'ennui incommensurable.

À Moulins, le style vestimentaire des passants, pittoresque et coloré, constituait en soi une distraction suffisante. Ici, tout se ressemblait. Ce monde où les magrets de canard valaient vingt-deux euros n'était pas le mien. Quelle motivation poussait donc les gens à habiter cet endroit ? Les plats en sauce ? La proximité des lieux

touristiques, peut-être ? Bien que réticent à l'idée de me mêler à la foule, fatigué par avance par les sollicitations liées à mon statut, je pris sur moi pour abandonner mon banc le matin du troisième jour.

Tout m'impressionna aux Champs-Élysées. Le nombre de pigeons, bien sûr, mais aussi la queue devant les boulangeries Paul, la hauteur des immeubles, la prolifération des magasins de vêtements, la longueur des passages piétons et le ridicule des marins à pompons.

En me rendant dans la boutique officielle du QFC, au 27, le vendeur eut la délicatesse de me laisser vagabonder dans les rayons sans rien me réclamer. J'avais dû l'intimider. Au centre du magasin s'exposaient des étalages de produits dérivés frappés de notre logo, certifiés « origine France », tels que des maillots, des écharpes, des ballons et des gants, des cendriers à cinq euros, des moules à gâteaux, des tabliers de cuisine, des tétines, des ardoises magnétiques, des briquets et des décapsuleurs.

Le premier prix d'un jeu-concours donnait le droit de participer à un entraînement avec l'équipe première. L'urne en plastique dégoulinait de bulletins, si bien qu'un monsieur moustachu eut toutes les peines à ajouter le sien. Me confondant avec le vendeur, il déclara :

— Rencontrer des stars et passer à la télé, ça a toujours été mon rêve !

Comme une équipe de TF1 filmait près de la porte, je l'ai guidé vers les caméras pour qu'il me foute la paix et j'ai repris l'itinéraire de ma visite.

Les trottoirs de l'avenue semblaient avoir été conçus pour accueillir les clochards, les touristes et les autochtones de façon à ce qu'aucune de ces catégories ne puissent réellement se toucher du doigt. Les individus disposant de chaussures marchaient en ligne droite à vive allure, tête

baissée, sans ralentir après les chocs, comme s'ils cherchaient à quitter la zone le plus rapidement possible. Ce phénomène se produisit également dans le métro lors d'une expédition visant à rallier Notre-Dame. Après plusieurs erreurs d'aiguillage et autant de reprises de classiques des Gipsy Kings, la mairie de Clichy se découvrit finalement à moi. Moins fréquentée que la célèbre cathédrale, elle fut le premier bâtiment parisien à taguer mon mur Facebook.

De retour à l'hôtel, exténué par la longueur des déplacements, par les bousculades et le bruit, je m'étais sagement enfermé dans ma chambre en attendant des nouvelles du QFC. Après tout, les mille huit cents chaînes de la télévision fonctionnaient parfaitement et le hall était presque aussi surveillé que la réceptionniste, une stagiaire que ses collègues ne lâchaient pas d'une semelle.

Vu le dispositif de sécurité, on ne risquait pas de m'agresser. La cour intérieure aménagée près du bar dégageait un certain charme, même s'il fallait déboursier un supplément pour sentir le parfum des fleurs.

La connexion Internet des ordinateurs du Business Center ne ramait pas. Les vidéos se lançaient sans mal. J'appréciais de voir mon historique des recherches s'effacer automatiquement. Au cinquième jour d'emprisonnement, toutefois, je ressentis comme un manque. Des souvenirs inavouables du XVI^e arrondissement.

Informé de mes besoins, le directeur de l'hôtel me présenta au responsable de Platinum Player, un service de conciergerie de luxe pour footballeurs. Pour neuf mille euros de cotisation annuelle, la société prenait à sa charge les tracasseries du quotidien. Ses employés réservaient des billets d'avion, obtenaient des billets pour les concerts des Rolling Stones, commandaient des taxis ou des prostituées, fermaient les volets quand il faisait froid. Platinum

Player livrait aussi des magrets de canard pour des prix défiant toute concurrence.

Matin du sixième jour. Une saison entière de *Docteur House* a défilé sur mon PC. J'ai encore mal au ventre du repas de la veille.

— Ouvre, je suis là, me prévient Pierre Cailloux d'une voix caverneuse, similaire à celle que prend la Mort quand elle vous téléphone.

Sur sa carte de visite figure clairement la notion de recruteur, mais il s'agit de l'unique signe apparent d'une quelconque activité professionnelle. Cet homme se comporte comme une nourrice avec moi. Il repasse mes chemises, insiste auprès du personnel pour changer lui-même les draps et passe de l'Harpic dans les toilettes.

À quel moment de la journée travaille-t-il ? Pour l'heure, un croissant dans la bouche, il laisse des miettes sur le canapé. Apercevant la bouteille de Volvic posée sur la table basse, il me propose de l'eau. En voulant se servir, il en renverse maladroitement sur les coussins.

J'imagine que, par ce geste, il souhaite me montrer son affection à la manière d'un petit chien remuant la queue. Oui, voilà, il est un chiot s'oubliant sur le canapé.

Dans la rue, il me fait monter dans sa caisse en me tenant la portière.

— J'ai piqué le *Marie-Claire* de maman. On y apprend plein de choses sur les femmes. Tu savais pour la ménopause ?

Je l'interroge sur notre destination.

— C'est une surprise ! me répond-il en indiquant l'adresse du camp des Loges sur son GPS.

À mi-chemin, alors que les camions n'ont pas besoin de passer la seconde pour nous doubler sur l'A14, il s'arrache un cheveu blanc.

— Regarde. Je file un mauvais coton.

Michel Delpech chante sur radio Nostalgie.

— Quelle merde !... J'ai pas quarante-cinq ans et je me sens déjà vieux. Tu sais quoi ? Je crois que les gamins ne savent même pas qui je suis. J'ai pourtant été un sacré joueur... Ouais... En même temps, je pige pas un mot de ce qu'ils racontent, alors... T'as l'air différent, toi. Les foteux de ton âge, en général, ils me vouvoient.

Difficile de vouvoyer quelqu'un que l'on ne respecte pas.

Le camp des Loges, même partiellement rénové grâce à l'argent des investisseurs qataris, ne supporte pas encore la comparaison avec les centres d'entraînement du Milan ou de Chelsea. Il offre néanmoins un cadre agréable, conforme avec l'idée que l'on peut se faire du haut niveau. Ce préfabriqué blanc et ocre situé à Saint-Germain-en-Laye, à vingt kilomètres de Paris, sera ma résidence secondaire jusqu'en mai prochain. La saison n'est pas entamée que des journalistes veillent, prostrés derrière le grillage. La lecture d'une simple pancarte m'informe qu'il est « interdit d'alimenter la presse » en rumeurs.

— C'est du deux cent vingt volts, précise Cailloux.

Ma curiosité me pousse à braver les consignes. M'apercevant, l'un des reporters plonge dans ses notes. Je lui demande :

— Vous ne me posez pas de questions ?

Ses yeux vides se redressent, puis se rabattent dans la foulée sur le parking des joueurs.

— Je suis footballeur au QFC, vous savez.

La relance tombe à l'eau. Véritable décideur en matière de transfert, plus ou moins numéro 2 du club, le Brésilien Donatello, nommé en juillet directeur sportif par le président Hassan Al-Khelaifi, a dépensé plus de quatre-

vingt-dix millions d'euros pour s'offrir huit recrues, dont quarante-deux pour le seul milieu offensif argentin Juanito Patobeur. Je n'ai rien coûté et, visiblement, les journaux n'ont pas parlé de moi.

Mon guide m'emmène dans un couloir aux murs recouverts des portraits des légendes antiques : Steven Kenel, Ronaldinho, Luis Fernandez, Safet Susic. Au bout du tunnel s'étire la vitrine contenant les trophées gagnés depuis la création du club en 1970.

— Impressionnant, hein ? Et encore, tu n'as pas vu celle des trophées perdus ! Elle occupe deux pièces entières.

Une minute de recueillement devant la glace. Emporté par l'émotion, Cailloux me tient le bras.

— Coupe des Coupes 96. J'y étais, petit ! Ouais... J'y étais...

Il fond en larmes. Je comprends sa nostalgie. Ce club a toujours tout eu pour réussir et il a longtemps tout fait pour échouer. Sa légende s'est bâtie sur des défaites : La Corogne, Gueugnon, le titre de 96 laissé à Auxerre, le match perdu sur tapis vert contre Bucarest. Je me suis intéressé à lui en souffrant à ses côtés ; parce qu'il me semblait mériter mieux. Le QFC a toujours pris soin de faire suivre ses courts moments d'euphorie par de profondes déceptions que seules égalent les véritables histoires d'amour. Retrouvant le sens de l'orientation, il parvient à me conduire jusqu'au bureau de Michel Kollar, l'intendant.

— Vous deviez venir aujourd'hui, mon garçon ? Votre nom n'est pas noté sur mon agenda.

— Tu n'as pas reçu mon mail, Michel ?

— Quel mail ?

L'autre vérifie sa messagerie.

— Effectivement. Par défaut, Pierre, tes mails sont classés dans mes spams.